

Je m'appelle Tashi Dolma. C'est le nom donné par le lama à ma naissance. Je suis née dans un village himalayen de la vallée du Zanskar, perché tout au nord de l'Inde au pied du col de Dunduchen, flirtant avec les 4620 mètres. Jusqu'à l'âge de cinq ans, j'ai grandi comme une jeune pousse un peu tordue, livrée à l'ennui. Je n'ai pas connu mon père. J'ai le souvenir un peu flou d'un de mes oncles qui s'installât un jour de grand vent, dans notre maison pour épauler ma mère, Rigzin Dolma souvent malade.

Malgré les visites régulières de l'amchi\* jusqu'à notre hameau, ma mère se consumait à petit feu. Je la voyais avaler une poudre verte chaque matin, dispersée dans une tasse de thé bouilli, réchauffée sur le poêle. Rien n'y faisait, elle s'éteignait. J'avais peur de la voir mourir. Elle était mon unique repère dans l'immensité de ces montagnes, démesurées pour moi. Les journées s'étiraient, sans intérêt, loin de toute école. Pour occuper mes journées, j'apprenais à compter, en conduisant le maigre troupeau de chèvres du village, vers les alpages l'été. Je ramassais les crottes de yack que l'on stockait sur le toit de nos maisons, pour les faire sécher, en attendant d'alimenter le poêle, à l'aube de l'hiver.

Un jour, au début du printemps, nous eûmes la visite inopinée d'une none. Elle croisa ma route, faite de poussière ; creusé d'ornières, de bosses et de cailloux. Les tasses de thé noir se succédaient. Le feu crépitait, dégageant par intermittence, une forte odeur de bouse de yack. Un long moment passa, à chuchoter à l'oreille de ma mère. Elle esquissait de temps à autre un pâle sourire, suffisant pour éclairer son visage, d'une lumière particulière. Je me tenais dans un recoin de la pièce, pour une fois immobile, retenant mon souffle avec peine, pour essayer d'entendre ce qu'elles se disaient.

Vaincue par la nuit, je m'étais endormie, roulée en boule, la tête posée à même le sol, de terre battue. Je me réveillais bien plus tard, brinquebalée dans un véhicule poussif, éblouie par le ciel bleu de ce printemps prometteur. Je cherchais des yeux mon village natal. Il avait disparu de ma vue. Cet univers familier me manquait déjà. Je me demandais où j'allais ainsi. La peur sourde était revenue. La rivière en contrebas charriait de puissants remous et mon gros chagrin d'enfant perdue...

Mon rêve d'une vie d'ailleurs s'était prolongé. Dès lors, j'allais découvrir une autre réalité, projetée dans un univers bien différent du mien ; étranger à ces premières années de ma petite enfance. L'école me semblait immense, démesurée. Dans la cour, à l'heure des premiers enseignements du matin, je trouvais ma place parmi les élèves - alignés en rangées les uns derrière les autres - répétant en chantant, comme une litanie. J'apprenais vite, malgré mes pitreries. Petite fille espiègle, je voulais croquer la vie. Je compris bien plus tard ce que ma mère très affaiblie m'avait offert ce jour-là : accepter de me laisser partir à regret, dans une école réputée de Leh, sachant ce qui l'attendait à brève échéance. Les élèves plus âgées m'avaient très vite adoptée. Je me sentais protégée, câlinée. Chaque soir, au moment du coucher dans ce dortoir plongé dans l'obscurité, l'une d'entre elles me berçait dans ses bras pour apaiser ce chagrin et ces larmes douces amères qui coulaient. Ma mère me manquait. Je me familiarisais avec d'autres repères. Petit à petit, au fil des mois, je commençais à déployer mes ailes, tandis que celle qui m'avait donné la vie, la quittait sans un bruit.

Avant qu'il ne soit trop tard, elle m'avait lâchée sur ce nouveau chemin, celui vers la connaissance. Une lueur dans la nuit... \*Amchi : médecin traditionnel tibétain